

*Israéliens, Palestiniens : que peut le cinéma?*, Janine Halbreich-Euvrard, Paris, Éditions Michalon, 2005

Gérard Grugeau

Numéro 123, septembre 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5140ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2005). Compte rendu de [*Israéliens, Palestiniens : que peut le cinéma?*, Janine Halbreich-Euvrard, Paris, Éditions Michalon, 2005]. *24 images*, (123), 37–39.



## ISRAÉLIENS, PALESTINIENS : QUE PEUT LE CINÉMA?

Janine Halbreich-Euvrard, Paris, Éditions Michalon, 2005

Dans le dernier volet de ses *Histoire(s) du cinéma*, Jean-Luc Godard évoque par citations interposées le montage qu'il voit comme une

pensée en action. «Rapprocher des choses qui ne sont pas disposées à l'être» précède ainsi à l'écran «Israël/Ismaël», deux termes juxtaposés qui, par un raccourci foudroyant, renvoient aux mythes fondateurs du Proche-Orient et à Abraham, père d'Isaac et d'Ismaël. Deux fils emblématiques qu'une mémoire historique fantasmée s'entête à placer au centre d'un tragique conflit qui opposerait les descendants d'Ismaël (les Arabes) et les descendants d'Isaac (les Juifs)<sup>1</sup>. Cette juxtaposition de termes propre à la dialectique godardienne, cette «association d'idées lointaines» comme source de dialogue symbolique est justement ce qui se joue au cœur du remarquable ouvrage de notre collègue Janine Halbreich-Euvrard, *Israéliens, Palestiniens : que peut le cinéma?* Ouvrage intime et subjectif avec carnet de route à l'appui, rédigé lors d'un voyage sur le terrain auprès des cinéastes, mais aussi ouvrage riche et documenté, construit autour du cinéma comme outil de rapprochement entre les peuples, comme antidote à une guerre d'occupation mortifère qui refuse de dire son nom et comme utopie en mouvement refusant de céder sur son désir d'offrir le monde en partage. Bref, un ouvrage essentiel qui, en dépassant idées reçues et carcans idéologiques, multiplie les passerelles pour donner à *penser*, à *voir*, et ultimement contribuer à *construire* ou *ressouder* ce qui *résiste* avec véhémence des deux côtés de cette guerre dans le chaos meurtrier des jours.

Préfacé par Kenizé Mourad, qui rappelle l'engagement de longue date de Janine Halbreich-Euvrard en faveur des paroles minoritaires (dès 1973, elle a fondé à Royan, en

France, le premier Festival du film du tiers monde et, depuis 2003, elle organise à Paris une manifestation qui regroupe films israéliens et palestiniens), le livre se découpe en deux parties ouvrant de nombreuses perspectives sur les enjeux politiques, culturels et artistiques qui mettent aux prises les deux sociétés. Perspectives qui se déploient à la faveur de témoignages et de textes de réflexion diversifiés et d'un intérêt constamment soutenu. Cette structure ouverte n'est d'ailleurs pas sans rappeler la grande époque des dossiers de référence à plusieurs voix de *CinémAction* à laquelle Janine Euvrard a participé assidûment aux côtés de l'ami Guy Hennebelle, ancien directeur de la revue. Composite, l'architecture du livre s'appuie à la fois sur une brève présentation historique des deux cinématographies (avec filmographies en annexe), des rencontres avec des cinéastes palestiniens et israéliens, tous engagés à leur façon sur la voie du dialogue, et des textes plus fouillés sur certains auteurs (dont Rashid Masharawi, Élia Suleiman, Amos Gitai) et sur des thèmes porteurs comme la mémoire et l'exil, l'espace-frontière, les femmes et la guerre, la langue et l'identité ou le rapport à l'Autre. Au-delà de quelques notations qui soulignent le déséquilibre des économies entre les deux cinématographies (institutions étatiques pour le cinéma israélien, absence d'infrastructures, manque de formation, dépendance financière extérieure pour le cinéma palestinien), cette mosaïque de points de vue met en lumière toute la complexité des réalités et des identités dans cette partie du monde. À commencer par celle de la cinéaste franco-israélienne (née au Maroc) Simone Bitton (*L'attentat*, *Mur*) qui se définit à la fois comme Juive arabe et Arabe juive. On ne s'étonnera donc guère que le cinéma dans son désir de faire sens tente de part et d'autre de conjuguer identité et espace géographique. Désir des cinéastes palestiniens d'édifier un récit national suite à la confiscation de leur mémoire, de rassembler «un

espace fracturé», obstrué, et de «recoller une identité» dispersée (Nurith Gertz et George Khleifi). Désir des cinéastes israéliens de déconstruire l'histoire officielle du sionisme, «d'échapper au labyrinthe d'une histoire ethnocentrique étroite et confinée» (Nurith Gertz), et de «retrouver le visage humain des Palestiniens que les médias ont perdu» (Avi Mograbi). Qu'il soit un acte de parole, un déclencheur de doute et de «désenvoûtement» (Frédéric Laffont), ou un miroir que l'on tend à soi-même et aux autres (voir le projet commun de *Route 181...* de Eyal Sivan et Michel Khleifi), qu'il soit un cri libérateur ou un vecteur de changement au service des mouvements collectifs, le cinéma dessine ici une sorte de carte mentale extraterritoriale qui cherche, par le biais de la réflexion et de l'imaginaire, à transcender les frontières, à abattre les murs, à recréer un «espace harmonieux et complet» que tous les réalisateurs appellent de leurs vœux. Alors, le cinéma comme paysage rassembleur, comme pays rêvé en attendant un règlement politique? Sans doute, puisque selon Godard, cité par Simone Bitton : «le cinéma est un pays en soi, un pays en plus sur la carte du monde, un pays dont on ne s'exile jamais». De par la mémoire active et la lucidité corrosive qui l'animent, *Israéliens, Palestiniens : que peut le cinéma?* fuit la nostalgie sanctificatrice et les consensus nationaux pour se faire l'instimable porte-voix des artisans de la paix et ouvrir la voie d'une médiation fondée à la fois sur la justice et l'histoire. — Gérard Grugeau

1. Voir l'entretien avec Abraham Segal, auteur et cinéaste, p. 163 à 167.

## CARNET DE ROUTE

### Janine Halbreich-Euvrard ou le pari de la vie

Hybride, le livre de Janine Halbreich-Euvrard prend notamment la forme d'un émouvant carnet de route. Nous avons demandé à l'auteure de nous faire parvenir quelques photos personnelles pour prolonger les réflexions intimes qui émaillent et scandent les étapes d'un périple effectué en mars et avril 2004 entre Israël et les territoires palestiniens occupés, où ont été réalisés des entretiens auprès de plusieurs cinéastes privés de visas de sortie.

Guerre d'occupation, peur des attentats meurtriers, camps de réfugiés, ruines, désolation, atomisation des territoires, stigmatisation de la séparation (le « mur de la honte »... en attendant l'édification d'une barrière sous-marine au nord de Gaza) : la confrontation avec la violence au quotidien d'une réalité tragique a été douloureuse, déchirante. Constamment tempérée cependant par les multiples manifestations de la vie et l'accueil chaleureux des cinéastes et amis israéliens et palestiniens, tous avides de partager leurs craintes, leurs espoirs et leurs rêves. À l'heure où le

simple dialogue avec le réel qui sous-tend toute démarche artistique inquiète les esprits frileux et sectaires (voir à Montréal, sous prétexte que le message se faisait militant, le retrait récent de l'exposition de la photoreporter canadienne Zahra Kazemi – assassinée en Iran – qui montrait notamment la réalité des postes de contrôle israéliens), la lecture du livre sans concession de Janine Halbreich-Euvrard n'en est que plus essentielle. Il faut croire comme elle au pouvoir que recèlent le cinéma et l'art, de rassembler et de faire réfléchir. – **Gérard Grugeau**



Ramallah avec le cinéaste Dominique Dubose.  
L'imagination des Palestiniens n'a pas de  
limite. Installation de voitures éraasées par  
les Israéliens.



En Israël, Tel-Aviv, le Shauk Ha  
Carmel, le grand marché de Tel-Aviv.  
Les Caddies sont bourrés, les étalages de  
nourriture, de fringues, de Tout me  
semblent indécents à mon arrivée de  
Ramallah. Pendant trois jours je  
serai incapable d'avaler quoi que  
ce soit.

Bethléem : Ces  
enfants, si "enfants" et si  
adultes déjà.  
Ils adorent se faire photographier, m'appellent  
Jémine... et ça les fait rire !



Ce "Mur de la honte" devant lequel  
je me Trouve toute seule un matin. J'ai  
failli m'évanouir... Un Vieil Arabe  
m'apporte une tasse de café, je ne peux pas  
lui parler, je pleure.



Jémine. Le camp que les Israéliens ont en  
grande partie détruit, interdisant à la  
Croix-Rouge d'y pénétrer pendant des  
jours - Jémine sent encore la mort et  
la désolation. Pas un homme entre 14  
et 50 ans dans les rues. Ils sont soit  
morts, soit en prison, soit en cavale.

